







Ci-contre : pendule « au Chinois », à décor polychrome et émaux cloisonnés, entourée d'une paire de grands vases, présentant chacun deux cartouches japonisants et une frise d'émaux cloisonnés. Ci-dessous : ensemble de vases aux émaux polychromes. Au centre, grande potiche à col évasé, décor de feuillages et de fleurs sur fond jaune avec deux papillons et une libellule entourée d'une paire de grands pots à décor japonisant surmontés de fauves rugissants. En bas : œnochoë noire néoclassique, de la manufacture Lahens et Rateau.



vitrines, porte-assiettes, buffets, commodes, tous servent d'appui à cette moisson colorée et brillante, assiettes, plats, soupières, tasses, théières, mais aussi porte-couteaux, gourdes ou « petites cuillères à moutarde ». Année après année, ce foisonnement, qui saisit comme un vertige, a envahi toutes les pièces. On n'est pas franchement surpris lorsque les Darrigade avouent avoir agencé la maison pour recevoir leur collection : n'est-ce pas elle qui les héberge plutôt que l'inverse ?

Pourquoi ? C'est la question fatale qu'on est tenté de poser aux fiévreux accumulateurs : ici, la collection offre un déroulé cohérent. « Nous voulions un service pour

notre mariage et nous avons le goût de l'ancien, expose Laurence. Nous avons été séduits par le modèle Tunis, sans connaître sa provenance, ni l'histoire de la manufacture Vieillard. Puis, intrigués par la signature, nous avons trouvé des catalogues et, de fil en aiguille, nous avons reconstitué des services. C'est devenu un jeu, comme de remplir un puzzle ou une carte de loto. Il nous fallait toujours la pièce manquante. Aujourd'hui, il y a Internet. Il nous est arrivé d'acheter deux pendules dans le goût de Moustiers, l'une à Vesoul et l'autre à... Bogota ! » Mais l'un comme l'autre insiste : ce n'est pas la préoccupation esthétique qui les guide, mais la volonté quasi encyclopédique de rassembler un exemplaire de tout ce qu'a pu produire la manufacture bordelaise entre 1830 et 1895.



Ci-contre : à gauche, porte-parapluie Ibis bleu turquoise, et, à droite, vase d'ornement bleu turquoise sur piédouche. La panse est flanquée d'une guirlande de lauriers et de têtes de bouquetins, surmontées de serpents formant des anses. Au mur, on aperçoit des pièces du service dit « à la manga », inspiré d'Hokusai.  
POUR TOUTES LES PHOTOS DE CET ARTICLE :  
©JEAN-CHRISTOPHE GARCIA, MUSÉE DES ARTS DÉCORATIFS ET DU DESIGN, BORDEAUX.

Sans oublier les catalogues de prix, les carnets de fabrication, les recueils de modèles. Le couple s'est connu en prépa HEC, il y a quelque logique à l'intérêt qu'ils portent à cette aventure entrepreneuriale. La saga de la manufacture Vieillard est un pan fascinant de l'expansion économique bordelaise.

### La saga Vieillard

Son histoire commence en Angleterre où un céramiste français de génie, Boudon de Saint-Amans (1774-1858), a découvert la faïence fine du Staffordshire, qu'il importe à Sèvres, dès 1812. En 1830, il installe son atelier à Bacalan, sur les bords de la Garonne. Les premières pièces de la manufacture, aux formes néoclassiques d'une belle sobriété, sont remarquées. L'entreprise périclité néanmoins et est relevée en 1834 par un homme généreux, futur maire de Bordeaux, David Johnston, qui l'installe dans les anciens moulins des Chartrons. Les innovations, dont le décor imprimé, se succèdent, saluées par les Expositions universelles : l'usine produit, en 1841, soixante-dix mille pièces par semaine et emploie plus de six cents ouvriers. Grevée par ses investissements, elle est à nouveau mise en liquidation en 1844. On charge son directeur technique et commercial de la remettre à flot, sous le nom de « Jules Vieillard & Cie ». Lorsque ses deux fils, Albert et Charles Vieillard, lui succèdent de 1868 à 1895, la faïencerie compte deux mille ouvriers et exporte dans le monde entier. Longtemps, elle demeure l'industrie la plus importante de Bordeaux.

Son succès se maintient grâce à la bonne gestion mais aussi à l'attention vigilante que porte la famille Vieillard aux modes. Celle



des émaux en relief, inspirés par Théodore Deck, dont on inaugure la production grâce au talent du dessinateur Amédée de Caranza : ses motifs chatoyants et son bleu céruléen se déploient à la manière de tapisseries orientales. Et surtout, celle de la fureur du japonisme qui déferle sur l'Europe à partir de 1860. Fleurs de prunier, grues cendrées et bambous insufflent à la fabrique un nouvel élan. Bientôt les motifs sont plus documentés. On voit apparaître, dans le superbe service rouge et or, tout le petit peuple japonais, familier et drôle, inspiré par les recueils de mangas d'Hokusai. C'est avec tendresse que Laurence Darrigade décroche un plat en coquille signé Caranza où figure un petit paysan nippon tombé à la renverse devant un crapaud aussi gros que

lui. « *Mon préféré. Si nous ne l'avions pas eu, je ne pourrais plus regarder les autres.* » Dans le silence qui suit, ponctué par le tic-tac régulier d'une pendule « au Chinois », on la croit sur parole.

#### À VOIR

●●● « DE DAVID JOHNSTON À JULES VIEILLARD. L'IVRESSE DARRIGADE », au musée des Arts décoratifs et du Design, 39, rue Bouffard, 33000 Bordeaux, 05 56 10 14 00, [www.bordeaux.fr](http://www.bordeaux.fr) du 12 mai au 21 septembre. - LA FOLIE DARRIGADE, un film de Judith Du Pasquier, 20 mn, production Thierry Artur-Les champs voulus.

#### À LIRE

LE CATALOGUE, par Jacqueline Du Pasquier, Claude Mandrault et Constance Rubini (134 pp., 82 ill., 20 €), éd. Les amis de l'Hôtel de Lalande, diff. Les Belles Lettres.